

Jeudi 29 Septembre 2011 à 18 30H  
Maison de l'Amérique Latine  
217 boulevard Saint-Germain  
75007 Paris

## ÉCRITURE ET CRÉATION DANS LE PÉROU CONTEMPORAIN

**Roland Forgues**

Sous le titre générique de « Palabra Viva » (Parole Vivante), en avril dernier j'ai présenté à Lima (Editorial San Marcos, avril 2011) les quatre volumes d'une collection d'entretiens avec quelques uns des plus talentueux écrivains du Pérou : narrateurs, poètes, poétesses et dramaturges. Une collection dans laquelle s'expriment pas moins de 33 romanciers, 37 poètes, 31 poétesses et 27 dramaturges qui couvrent la période allant des années 1940 aux années 2010.

C'est dire l'extraordinaire richesse de la création littéraire et dramatique du Pérou que la collection dévoile à partir de conversations, certes toujours courtoises, mais parfois vives et polémiques car ce qui m'a guidé dans ce singulier travail de recherches sur la culture et la création du Pérou, c'est la quête des valeurs universelles de l'être humain que les artistes dévoilent dans leurs oeuvres consciemment ou non, et qui font d'eux, bon gré mal gré, les témoins privilégiés de leur temps et certainement aussi des visionnaires de l'histoire à venir, les porte parole des nécessaires utopies que les hommes politiques dans leur obsession du pouvoir et leur volonté de puissance, ont souvent tendance à dénaturer et à défigurer dans leur action quotidienne. Au point que je ne suis pas loin de partager l'idée formulée par bon nombre de mes interlocuteurs, dont le premier d'entre eux récent Prix Nobel de littérature : je veux parler de Mario Vargas Llosa, qu'il existe une incompatibilité originelle entre éthique et politique.

Avec mon ami le docteur psychiatre Saul Peña, l'un des fondateurs de la psychanalyse freudienne du Pérou dans la ligne directe de

Carlos Alberto Seguin, je pense que « la psychanalyse de la corruption », titre de l'un de ses derniers ouvrages, à laquelle il s'est attelé depuis pas mal de temps déjà peut nous aider à mieux comprendre et à mieux apprécier les intuitions que bon nombre d'écrivains ont formulé dans leurs oeuvres de création et sur lesquelles ils s'interrogent dans le dialogue reproduit dans « Palabra Viva ».

Les auteurs interrogés, poussés parfois dans leurs ultimes retranchements, non seulement retracent les circonstances de leur venue à la création littéraire ou dramatique, mais encore nous livrent quelques uns de leurs secrets intimes jalousement gardés et qui constituent parfois les clés occultes de leurs oeuvres. Ils réfléchissent aussi à haute voix sur la trajectoire de leur vie et de leur création, sur ces fameux « outils de charpentier » dont parlait Faulkner et qui donnent à leurs oeuvres le pouvoir de séduction et de persuasion qui, comme le dit fort justement Mario Vargas Llosa, fait d'elles des oeuvres d'art, et non point simplement des oeuvres de témoignage, de protestation ou de banale confession.

De sorte que « Palabra Viva » est bien une véritable encyclopédie de la « Parole Vivante », comme l'a qualifiée l'un des commentateurs lors de sa présentation à Lima en avril dernier. Par la bouche même des écrivains interrogés, les ouvrages retracent bien au de la période envisagée déterminée par l'année de naissance de chacun d'eux, l'histoire de la création littéraire et dramatique du Pérou.

## **I- ROMAN ET RÉCIT COURT**

Dans le domaine du roman et du récit court les années 50 inaugurent au Pérou un chemin nouveaux et original. Du traitement de thèmes exclusivement ruraux dont les principaux exposants sont Ciro Alegría et José María Arguedas, on passe, pour des raisons historiques que je n'exposerai pas ici, au traitement de thèmes urbains, même si certains écrivains comme Eleodoro Vargas Vicuña, Manuel Scorza, et, en partie Carlos Eduardo Zavaleta et Julio Ramón Ribeyro et un peu plus tardivement Edgardo Rivera Martínez, continuent à privilégier les thèmes ruraux replacés, bien

entendu, dans le contexte historique de leur époque. Miguel Gutierrez, quant à lui, nous offrira une narration que je qualifierai pour ma part de transition qui s'efforcera de concilier littérairement le monde ancien et le monde moderne, le monde rural et le monde urbain dans un langage qui n'est pas sans rappeler les grands romans du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais aussi à partir des années 60 on verra apparaître le traitement de la problématique noire avec de remarquables écrivains d'origine métisse comme Antonio Galvez Ronceros et surtout de Gregorio Martínez dont le maniement de l'humour et de l'érotisme, est l'une des cartes maîtresses du récit porté par un langage tout à fait nouveau et original. Une problématique totalement passée sous silence jusqu'à ce moment là, malgré la présence limitée de personnages de couleur dans la littérature péruvienne comme dans *Matalache* d'Enrique López Albújar ou bien encore dans *El Sexto* et *El zorro de arriba y el zorro de abajo* de José María Arguedas.

A partir des années 80 surgit un nouveau phénomène : la violence orchestrée, aussi bien à la campagne qu'en ville, dans les Andes que dans la Côte et dans la Forêt amazonienne par des mouvements insurrectionnels tels **Le Sentier Lumineux** et le **Mouvement Révolutionnaire Túpac Amaru** et par la lutte antisubversive de la Police, des Forces Armées et des bandes paramilitaires.

Cette systématisation de la violence que d'aucuns n'ont pas hésité à qualifier de « guerre populaire » donnera naissance à une multiplication de récits brefs et de romans qui abordent la tragédie que vit le Pérou durant cette période noire de son Histoire. Parmi cette prolifération on relève notamment les récits de quelques écrivains déjà consacrés comme Felix Huaman Cabrera, avec son roman *Candela quema lucero* (1989), Vargas Llosa avec *Lituma en los Andes* (1993), *Rosa Cuchillo* d'Oscar Colchado et *La hora Azul* (2005) d'Alonso Cueto et de quelque créateurs plus jeunes comme Ricardo Uceda avec son récit au style journalistique intitulé *Muerte en el Pentagonito* dans lequel l'auteur dénonce avec une crudité extrême la violence politique insensée qui détruit le pays.

Dans un registre quelque peu différent les récits de Fernando

Ampuero renouvellent la forme du vieux roman d'aventure conçu dans le contexte de la société moderne et de ses avatars, en posant la nécessité de l'acte d'amour comme source de salut.

De même la sortie de *Una noche, un sueño* et *El Cielo sobre nosotros* (2007) de Carlos Garayar marquent le début du récit moderne sur la forêt amazonienne. Et je n'hésiterai pas à dire que *El cielo sobre nosotros* est en quelque sorte au monde la forêt amazonienne ce que *Los ríos profundos* de José María Arguedas est au monde andin. C'est à dire un authentique roman fondateur, écrit dans une langue particulièrement soignée.

Sur un plan équivalent, la narration du péruano mexicain Mario Bellatin constitue un cas singulier et original dans le concert des nouvelles voix qui se sont fait connaître à partir des années 80 et ont confirmé leur talent au cours des dernières années du siècle dernier et la première décennie de celui-ci, non seulement comme un remarquable technicien du récit mais encore comme fin observateur des passions humaines.

C'est également le cas de Leyla Bartet qui fouille dans la tête de ses protagonistes pour essayer de capter les raisons complexes de leurs actes, même lorsqu'ils apparaissent comme des actes de pur cannibalisme comme cela est le cas dans son recueil *A puerta cerrada* (2007).

## II- POÉSIE

Dans le domaine de la poésie, qu'il s'agisse de la poésie écrite par des hommes où de la poésie écrite par des femmes, je dirai que, dans la ligne fondatrice de José María Eguren, de César Vallejo et de Martín Adán chez les hommes, de Magda Portal et de Blanca Varela chez les femmes, le Pérou est tout simplement un pays exceptionnellement doté.

Dans le deuxième et le troisième tomes de « Palabra Viva » consacré aux poètes et aux poétesses c'est la voix de pas moins de 64 créateurs dont nous pouvons écouter les cris et les

chuchotements, les craintes et les espoirs, les angoisses et les joies, les confidences intimes et les épreuves endurées, les passions et les frustrations.

Dans les années quarante, Manuel Moreno Jimeno et Mario Florian représentent un premier échantillon de la rupture inaugurée par José María Eguren, César Vallejo et Martín Adán et poursuivie par Carlos Oquendo de Amat et César Moro. Une poésie profondément humaine marqué par la quête des valeurs essentielles de l'être humain cerné par les forces du mal.

Le ton lyrique et bucolique de la poésie de Mario Florian fait écho au ton contestataire et rageur de la poésie de Manuel Moreno Jimeno qui plonge ses racines dans la modernité surréaliste et les avant gardes esthétiques de l'époque.

S'agissant de la poésie écrite par des femmes, la poésie contestataire et amoureuse a la fois de Magda Portal saluée en 1928 par José Carlos Mariátegui, ouvrira la voix à la poésie moderne qui sera définitivement assise par la poésie totalisatrice et esthétiquement irréprochable de Blanca Varela, par la poésie érotique et angoissée de María Emilia Cornejo, la poésie irrévérencieuse et provocatrice de Carmen Ollé et des jeunes générations comme Mariela Dreyfus, Rocío Silva Santisteban, Sui-Yun ; certaines même comme Doris Moromisato et Violeta Barrientos n'hésitant pas à poétiser leurs expériences homosexuelles.

Bien qu'on puisse les considérer chronologiquement comme appartenant à la génération des années 50 dans laquelle nous trouvons probablement la palette la plus riche et la plus variée d'approche du « fait poétique » allant de ce que l'on a appelé « la poésie pure » à la « poésie sociale », Leoncio Bueno et Victor Mazzi, fondateurs du Groupe Intellectuel Primero de Mayo, constituent sans doute un cas à part parmi leur compagnons, en raison de leurs origines populaires, paysanne et ouvrière et qui, à partir d'une formation autodidacte, font le choix d'écrire une poésie engagée dans la lutte des classes. Une poésie qui, d'une certaine façon rejoint celle de Gustavo Valcarcel et des « poètes du

peuple ».

Parmi les grands noms qui constituent l'exceptionnelle génération des années 50, il convient de mentionner les voix de Javier Sologuren, Jorge Eduardo Eielson, Blanca Varela, Alejandro Romualdo, Carlos Germán Belli, Washington Delgado, Francisco Bendezú, Juan Gonzalo Rose, Pablo Guevara, parmi d'autres, presque tous aujourd'hui malheureusement disparus.

A cheval entre la génération des années 50 et celle des années 60 on voit apparaître de nouvelles voix comme celle d'Arturo Corcuera, de Reynaldo Naranjo et de Manuel Pantigoso qui élaboreront une poésie, certes engagée, mais attentive à l'aspect esthétique, avec un travail particulièrement soigné sur le langage poétique, l'image, la structure et le rythme du poème. Dans la poésie de Manuel Pantigoso, par exemple, on remarque d'emblée l'importance que recouvre l'aspect visuel, comme si dans le texte poétique entraient en étroite symbiose peinture et poésie, une symbiose qui atteint son point culminant dans le très beau recueil: *En-clave de sol del color / En-clé de sol de la couleur*, publié en édition bilingue espagnol-français en 2007.

Les années 60 inaugurent un chemin nouveau et original dans la façon d'aborder la création poétique. Des oeuvres comme *Los comentarios reales* (1964) d'Antonio Cisneros, *Consejero del lobo* (1965) de Rodolfo Hinostroza, *Casa nuestra* (1965) de Marco Martos et *Constelaciones* (1965) de Luis Hernández, représentent de ce point de vue là un moment révélateur.

Laissant de côté, en effet l'absurde et stérile dichotomie entre « poésie pure » et « poésie sociale qui avait pollué l'atmosphère des années 50, les poètes des années 60 s'efforcent de poétiser le quotidien dans ses multiples dimensions en utilisant un langage simple, direct, souvent colloquial et attentif au rythme narratif du ver ou de la phrase, selon le cas.

Certains poètes tels César Calvo, Winston Orrillo, Hildebrando Pérez Grande, Juan Cristóbal, chacun avec sa sensibilité propre, donneront à leurs vers une connotation politique plus directe dans la

ligne de Javier Heraud, le poète guerrillero mort les armes à la main en 1963, à l'âge de vingt ans à peine. Avec chez Hildebrando Pérez l'originalité de réaliser un livre unique en mouvement permanent dans lequel se confondent vie et poésie.

Paradigme du « poète engagé, humain, sensible et généreux », Javier Heraud deviendra aussi la référence mythique de poétesses engagées comme Rosina Valcárcel, ou bien encore Sonia Luz Carrillo qui s'efforcent de rattacher leur engagement social et politique aux revendications féministes.

Pour ce qui est précisément de la poésie écrite par des femmes il convient de mentionner ici la poésie combative et réflexive de Cecilia Bustamante qui partagea avec Reynaldo Naranjo le Prix National de poésie en 1965. Une poésie marquée par l'empreinte d'un actif féminisme militant. Et la poésie plus intériorisée de Carmen Luz Bejarano qui, dans une optique différente, réactualise les grands mythes de l'humanité pour mieux questionner un présent dégradé ayant perdu le sens du sacré.

A côté des poètes des années soixante surgissent, tant chez les hommes que chez les femmes, de nouvelles personnalités poétiques dans lesquelles on peut observer certaines influences de la poésie anglo saxonne, de la poésie des beatniks, des hippies, de Mallarmé. de Saint John Perse, d'Eliot, de Brecht et d'Octavio Paz.

Nous retrouvons, par exemple, un mélange d'agressivité et de tendresse chez Cesáreo Martínez et chez Enrique Verástegui, de véhémence protestation et d'un lyrisme délicat chez Elqui Burgos. Face au sarcasme et à la violence d'Abelardo Sánchez León se dressent le lyrisme acéré d'Armando Rojas , qui recherche l'essence même de la poésie dans le rêve et les matrices de la langue, le ton délicat, subversif et contestataire de Luis La Hoz en quête, comme Armando Rojas, de la perfection esthétique. Chez les poétesses, à la révolte et exhibitionnisme érotique de Carmen Ollé semble répondre la résignation amoureuse et l'angoisse d'Enriqueta Belevan .

Plusieurs de ces poètes se regroupent dans des mouvements dont le

plus connu est **Hora Zero** auquel appartiendront José Carlos Rodríguez, Jorge Nájar, Enrique Verástegui, Jorge Pimentel, Juan Ramirez Ruiz, Tulio Mora, Carmen Ollé et Dalmacia Ruiz Rosas entre autres.

Dans les années 80 et les années postérieures le groupe **Kloaka**, avec Roger Santiváñez, Mary Soto et Mariela Dreyfus, fera une brève apparition dans le panorama poétique, à côté de nouvelles voix originales comme celle d'Enrique Sanchez Hernani, dont la création est un savant mélange de l'ancien et du moderne de Byzance, de la Grèce antique et de la tradition péruvienne. Mariana Llano, chez les femmes, donnera à la poésie afro péruvienne ses premières lettres de noblesse en abordant la problématique ethnique, sociale et culturelle des descendants des anciens esclaves noirs dont elle fait partie, donnant à ses poèmes le rythme des chants et des danses africains.

Odi Gonzalez est une autre révélation, qui à partir de ses origines andines, de sa double culture et de son bilinguisme construit une poésie humaine et cosmique à la fois, de type métis. Une poésie qui rend compte de l'insoupçonnée richesse que continue à avoir la culture quechua et de son formidable pouvoir de résistance. Comme le fait également Dida Aguirre dans ses poèmes bilingues ainsi que Carolina Ocampo quand elles nous parlent des rapports d'harmonie entre l'homme et la nature andine, ou bien encore Ana Varela Tafur qui nous plonge dans le mystérieux et envoûtant univers de la forêt amazonienne.

L'aspect esthétique de la création sera privilégié, notamment par certaines poétesses comme Ana María Gazzolo, Yovanna Pollarolo, Magdalena Chocano, ou Rosella Di Paolo, sous l'influence notamment de la poésie classique espagnole et de la lyrique italienne.

### **III- THÉÂTRE**

Quant au théâtre, longtemps considéré comme le parent pauvre de la culture péruvienne, même s'il a connu dans les années quarante quelques remarquables auteurs comme Percy Gibson et Juan Ríos,

tous deux poètes raffinés qui obtiennent le Prix National du Théâtre en 1946 et de Sebastian Salazar Bondy qui obtient la même récompense l'année suivante, il ne se verra véritablement renouvelé au Pérou qu'à partir des années soixante par des noms comme Alonso Alegria, Sara Joffré, Hernando Cortés. Juan Rivera Saavedra , César Vega Herrera, et Ernesto Ruez. Et plus tard dans les années 70 sous l'influence notamment du brésilien Augusto Boal et de son « théâtre de l'opprimé ».

Je rappelle au passage que c'est dans les années 70 que surgit **Yuyaskani**, un groupe de création collective et de représentation qui occupe le devant de la scène encore aujourd'hui dans le domaine du théâtre populaire.

Et il n'est pas sans intérêt de ce point de vue de rappeler la passion déclarée de Mario Vargas Llosa pour le théâtre et la scène au point qu'il en viendra à affirmer de façon éloquente que si dans la Lima des années 50, lorsqu'il commença à écrire il y avait eu au Pérou un mouvement théâtral digne de ce nom, il est probable qu'au lieu de devenir romancier il aurait été dramaturge. On ne peut oublier non plus la passion de Julio Ramón Ribeyro pour le genre théâtral au point de transformer plusieurs de ses contes en pièces théâtrales.

Je dirai, enfin, qu'à partir des années 90, à coté d'auteurs de théâtre déjà consacrés comme César de María, Eduardo Adrianzén, Jaime Nieto ou bien encore Maritza Núñez, poète et dramaturge, qui dans un registre différent renouvelle depuis Helsinki où elle réside la tradition de théâtre d'auteur ou littéraire, surgissent des jeunes auteurs qui sont en rapport avec le milieu du cinéma ou de la télévision. Hommes et femmes qui souvent sont acteurs, scénaristes, dialoguistes, metteurs en scène, producteurs et directeurs de série télévisuelles. Parmi ceux-ci je me contenterai de citer les noms de Mariana de Althaus, Roberto Sánchez Piérola, Gonzalo Rodríguez Risco, Claudia Sacha.

Même s'ils ne partagent pas obligatoirement les mêmes idées sur la création et la mise en scène, voire la représentation, tous d'une certaine façon transgressent les patrons du théâtre conventionnel, comme l'avait fait en son temps dans un autre registre, le mime

Jorge Acuña avec son « théâtre de la rue », en nous offrant une vision critique de la réalité, de l'individu et du monde.

J'ajouterai pour conclure que ce que je viens de résumer à grands traits n'est qu'une pale illustration de la parole vivante, sereine ou angoissée, confessionnelle ou raisonnée, authentique ou mensongère, révoltée ou résignée, accusatrice ou complaisante, grave ou humoristique, réservée ou sarcastique, que le lecteur profane aussi bien que le lecteur spécialisé pourra écouter dans les quatre volumes de la collection « Palabra Viva » grâce au remarquable effort des Editions San Marcos de Lima et de l'Université Ricardo Palma de Lima qui en ont assuré la publication et que je tiens à remercier ici à nouveau publiquement, en présence de mon fidèle ami poète, Manuel Pantigoso, qui a beaucoup oeuvré pour sa réalisation, et auquel je renouvelle toute ma gratitude et mon affection.

Couyou / Paris, Maison de l'Amérique Latine, 29 septembre 2011